

LA CHRONIQUE DE DANIEL RONDEAU

Des enfants du siècle



Un récit court, une ardeur serrée, une écriture, une exigence d'intensité, voici *Sang lié*, de David Bosc, la confession d'un

jeune homme grandi dans un temps sans aventure, et qui vient de perdre son « enfantine simplicité ». Le narrateur est hanté par la beauté des mots, mais aussi par leur duplicité, et révolté par ceux qui les salissent dans l'ordinaire du discours. Il a reçu les mots en offrande et il est impatient de les faire sonner. Ce livre (autobiographique ?) est resserré sur la personne du narrateur.

Le texte est précis, très net, et en même temps entretient une sorte de constant mystère. Le narrateur approche des fous, il boit, il sait marcher sur les toits, il vit avec sa solitude, rencontre des femmes qui sont autant d'énigmes, d'invitations au silence. Il s'interroge sur l'amour, croit se cuirasser d'indifférence et se retrouve sur de longs chemins d'errance. Nuits de bête et réveils prostrés. *Sang lié* est une surprenante méditation sur l'âge ingrat, l'amour et les mots.

Autre roman de formation, celui de Yémy, *Suburban Blues*. Encore un jeune homme, qui attend quelque chose ou

quelqu'un. Une dose de bonheur, une porte qui s'ouvre. Il faut vivre, ou survivre. Le titre, celui d'un morceau de musique plutôt que d'un roman, annonce assez bien le livre, avec son côté scanda-

lisations, ses cris et ses « crâ », les jeux de mots auxquels l'auteur ne résiste pas. C'est aussi, plus sérieusement, la promenade d'un jeune nègre de *lieuebannie*, plongé dans les noirceurs de l'âme humaine dès sa sortie des eaux fœtales et qui cherche avec désespoir et non sans humour à ne pas se retrouver trop vite sur les rives du Styx. Les mots qu'il hurle à sa page blanche dessinent la terre de son salut. Littérature, notre ciel ?

Hédi Kaddour a choisi de romancer le xx^e siècle (ce n'est pas moi qui l'en blâmerai). Pour tisser son *Waltenberg*, sur une double trame d'histoire et de rêve, avec des nœuds d'un réalisme minutieux, il s'est précipité dans son œuvre comme peu d'écrivains en sont capables. Il y a des signes qui ne trompent pas. A sa façon de faire chanter les phrases, avec un sens aigu du drame et des cristallisations, on comprend qu'il a pris le temps de regarder lever sa pâte ; ses personnages ont pu inventer leur vie chemin faisant, prendre de l'épaisseur et de la chair, sans se perdre dans cette longue histoire que Kaddour mène jusqu'à son terme avec une certaine maestria. Il n'est jamais facile de conclure un tel livre, qui est fait de vagabondages dans un domaine touffu (la politique, l'amour, et ce qu'il en reste, après). Le poète s'y entend pour ramasser les fils de sa tapisserie, au moment d'en livrer les clefs.

Waltenberg, ou le premier roman (qui n'a rien d'un premier roman) d'un poète de 60 ans. Des hommes et des femmes dérivent sur la houle du temps. La main du siècle est posée sur eux. Kaddour raconte, sans cesser de broder l'universel sur l'intime. La vie qui court, la légende, les rêves, l'Histoire,

avec tout ce qu'elle a de passionnant et d'effrayant, les crimes de Staline, la guerre du Rif, des toasts à l'amitié. Le roman progresse par focalisations successives, avec de nombreux ralentis sur image. Des dragons qui chargent, des femmes qui chantent des lieder – *O Wandern, Wandern, meine Lust* – des cantatrices qui fricotent avec les communistes, des intellectuels rouges, bruns ou roses qui colloquent dans un hôtel des Alpes suisses.

Des villes apparaissent sur la toile des rêves, nos vieilles cités, tellement humaines, Moscou, Paris, Budapest, Berlin. L'auteur évoque même Célesteville, comme dans *Babar*. L'air vif du roman circule sur le flanc des coteaux rhénans à l'automne, entre des rayons de vignes jaunes, le long d'oueds tapissés de lauriers-roses, et jusqu'à Washington, dans la salle d'un restaurant français fréquenté par des néo-cons. Beaucoup d'instants de bonheur, de liberté supérieure. L'architecture du livre s'organise autour de détails superbes, qui finissent par se mettre en perspective et nourrissent le mouvement de la fresque, peuplée d'effigies, de dépouilles (nombreuses histoires de balles dans le dos tirées par des amis), et d'écrivains

– n'oublions pas que l'histoire du siècle est aussi celle du roman, chargé de rappeler aux hommes la couleur du ciel et celle de la fange, quand l'aventure est terminée. Que disait Stendhal ? « Eh, monsieur, un

roman est un miroir qui se promène sur la grande route. »

Sur ce miroir, donc, avec Alain-Fournier touché au front (ou en pleine poitrine, ou...) sur les Hauts de Meuse, en septembre 1914, et Malraux à Singapour, en juillet 1965, costume gris et pochette blanche. Malraux dîne avec l'un de ses personnages, un baron Clappique plus vrai que nature avec ses grandes oreilles. De quoi parlent-ils ? De l'utilisation des clichés, des Lolita, d'Amilakvari, de Nabokov qui n'aimait pas *La Condition humaine*, de ceux qui au contraire en récitaient des extraits par cœur, comme une prière, sur les champs de bataille africains, pendant qu'un ambassadeur de France, un ancien de Bir Hakeim, fait du pied sous la table à la femme d'un historien qui n'est pas encore au Collège de France, tout en expliquant ce qu'était un *bren carrier* (petit engin à chenilles que tous les Français libres d'Afrique connaissent). Superbe. Des hommes courent, des saute-frontières qui cherchent leur place, leur souveraineté, en fait ; ils fredonnent des refrains d'Hallyday, ils ont du mal à trouver ce qui leur convient – à l'Est ou à l'Ouest ? – les républicains américains embauchent leurs anciens ennemis, ceux de l'autre camp qu'hier ils voulaient tuer, il y aura toujours des jeunes filles pour chanter *Le Voyage d'hiver*, l'Histoire s'amuse, le temps aussi, qui est le grand pressoir des métamorphoses. Le lecteur savoure. Bravo, monsieur Kaddour ! ●

Sang lié, par David Bosc. Allia, 106 p., 6,10 €. *Suburban Blues*, par Yémy. Robert Laffont, 390 p., 20 €. *Waltenberg*, par Hédi Kaddour. Gallimard, 706 p., 22,90 €.



Yémy.



David Bosc.



Hédi Kaddour.